

# Les voix de Gaston Miron

par Marie-Andrée Lamontagne

Que dire de ces vers?

*Que le souffle d'hiver emporte, avec la feuille,  
Mes chants et mes sanglots d'un jour! Je me recueille  
Et je ferme mon cœur aux voix qui l'ont ravi.*

Et de ceux-ci?

*Qui sait, peut-être alors renaîtront sur ces rives  
Et les Indiens et leurs forêts;  
En reprenant leur corps, leurs ombres fugitives  
Couvriront tous ces guérets.*

Ou de ceux de ce disciple de Hugo?

*Écharpe de Titan sur le globe enroulée  
Le grand fleuve épanchait sa nappe immaculée.*

Ils font sourire, bien sûr, et on croira avoir tout dit si on ajoute que le dix-neuvième siècle canadien-français, d'où on les a tirés<sup>1</sup> n'est probablement ni pire ni meilleur, toutes proportions gardées, que le français ou l'italien qui ont donné aux littératures des deux pays leur part de rimailleurs trop sensibles. Baudelaire dédie *Les Fleurs du mal* à Théophile Gautier. Des poèmes de Lamartine, Stendhal sauve deux cents vers. Il est des admirations qu'on s'explique mal, mais qui n'en sont pas moins défendables du point de vue secret du cœur.

Dans les années trente et quarante, le jeune Gaston Miron avait eu les siennes – les Octave Crémazie et Pamphile Lemay, que l'on vient précisément de lire. Il n'y a pas longtemps, invité à prendre la parole devant un groupe d'étudiants de l'Université de Montréal, le poète de «La marche à l'amour» expliqua comment son accession à la poésie avait été précédée d'un long sommeil esthétique. Que de mauvais vers il avait lus, qui lui avaient formé le goût et dont il lui avait fallu se dégager! Que de plus mauvais encore il avait écrits, en suivant ses prédécesseurs canadiens-français, eux-mêmes trop souvent englués dans l'imitation des maîtres (et des petits maîtres) français.

Là où d'autres se seraient empressés d'oublier les années d'apprentissage et les poèmes fleur bleue qui en avaient résulté, Gaston Miron refusait de mépriser ceux qui lui avaient ouvert la voie, tout en exerçant sur lui leur influence douteuse. Ce sont les miens, disait-il simplement. Après quoi, il reprenait son Racine: pour le fils

---

1. Pamphile Lemay, «Ultima Verba», in *Les Gouttelettes* (1904); François Xavier-Garneau, «Le dernier Huron» (1840); Louis-Honoré Fréchette, «La découverte du Mississippi», in *Les Fleurs boréales* (1879).

de menuisier, tout resterait toujours à apprendre. Comme la jeunesse pour Witold Gombrowicz, Gaston Miron éleva au rang d'esthétique cette «pauvreté natale» et en fit le leitmotiv d'un engagement tout à la fois social, politique et littéraire.

Si au Québec d'autres poètes peuvent maintenant écrire les yeux un peu moins rivés sur l'horizon culturel national, c'est bien parce que Gaston Miron, avec ceux de sa génération, a su précisément, en son temps, poser le problème de la culture québécoise en des termes précis – aliénation linguistique, humiliation du colonisé, nécessité d'une conscience nationale – et y apporter la seule réponse esthétique qui vaille: une œuvre – exigeante, capable de nourrir ceux qui y reviennent. C'est donner la mesure de l'homme autant que celle du poète – généreux, entêté, affamé.

Il est sans doute normal que son départ, en raison du vide immense qu'il a laissé, s'accompagne de commentaires et d'hommages par quoi l'on apprend à se soumettre à l'inévitable. Mais n'est-ce pas oublier que le silence peut être aussi une forme d'hommage? Il faut croire que les mots se révèlent nécessaires, même dans ces moments-là, et qu'accueillir en silence la mort de Gaston Miron eût été trop à l'encontre d'une vie aussi entièrement vouée à la parole.

Car Gaston Miron parlait. Dans la rue, en public, à des poètes ou à des étudiants, dans le taxi, au milieu de la foule, il parlait, comme s'il lui avait fallu cent fois expliquer ce que les poèmes n'auraient pas suffi à dire. L'homme avait eu sa révélation poétique au début des années cinquante, en 1952, précisait-il, avec un poème qui rompait définitivement avec l'esthétique gentille de ses modèles:

*Ma désolée sereine  
Ma barricadée lointaine  
Ma poésie les yeux brûlés  
tous les matins tu te lèves à cinq heures et demie  
dans ma ville et les autres  
avec nous par la main d'exister [...] <sup>1</sup>*

De cette intuition sur le lieu du poème, de sa «jonction avec l'univers et la réalité», étaient nés la centaine de poèmes qui, avec quelques écrits en prose, devaient constituer toute son œuvre. Le reste se perdrait (mais était-ce vraiment perdu?) en luttes, en convictions, en agitation qui, en l'éloignant de l'écriture, chez lui laborieuse, lui accorderaient un répit.

La voix du poète, *L'Homme rapaillé* la fait entendre, et je peux y retourner chaque fois que j'en ressens le besoin. Mais la voix de l'homme? Elle manque à plusieurs et c'est elle, pour en exorciser l'absence, qu'il me faut maintenant évoquer, telle que je l'ai entendue en deux ou trois circonstances – telle qu'elle me revient.

La voix de Gaston Miron variait selon les jours, le moment, les interlocuteurs, les lieux. On a souvent dit de cette voix qu'elle était de «stentor», mais en petit groupe il lui arrivait de s'adoucir, et son calme alors étonnait. Gaston Miron pouvait aborder tous les sujets, littéraires ou politiques, et ne pas s'échauffer comme il le faisait naturellement en public. Il en paraissait presque timide, ce qui était un comble pour un tribun.

À nul autre moment peut-être n'ai-je ainsi pris conscience avec autant de netteté

---

1. *L'Homme rapaillé*, Montréal, l'Hexagone, collection «Typo», 1993, p. 41.

de la frontière qui sépare la vie privée et la vie publique qu'en cet après-midi d'octobre, alors que j'étais passée le prendre chez lui. Pendant qu'il rassemblait ses affaires, nous parlions du second référendum sur l'indépendance du Québec – inévitable sujet, puisqu'on était à quelques jours du scrutin. Posément, Gaston Miron racontait qu'il avait dû refuser de prendre la parole à une assemblée politique en province, faute d'argent pour assumer des frais de déplacement que nul politique n'aurait songé à lui rembourser, puisqu'il n'était pas candidat.

Tout en parlant, nous nous apprêtions à sortir. Avait-il ses clefs? Il souriait de sa distraction, revenait sur ses pas. Je passais devant, nous sortions. C'est alors que la phrase commencée au salon d'une voix normale grimpa brusquement de plusieurs tons dès que nous eûmes franchi le seuil de la porte, ce dont je m'étonnai intérieurement, tandis que Gaston Miron donnait un dernier tour de clef et continuait de parler de plus belle. Sous la marquise, il s'indignait, il criait presque, et des yeux semblait chercher quelqu'un...

Plus tard, cette voix se brisa. Cela se passait chez lui, au milieu des journaux vieux de plusieurs semaines, des magazines jetés pêle-mêle sur la table du salon, des livres qui tapissaient les murs de l'appartement et s'empilaient jusqu'au pied de la cheminée. Nous étions là pour travailler: infatigable animateur culturel, Gaston Miron dirigeait une Fondation, qui décernait tous les trois ans un grand prix de littérature. Il s'agissait maintenant d'en constituer le jury. Les papiers étalés sur nos genoux, l'écrivain Pierre Vadeboncoeur et moi cherchions à prolonger un moment de grâce que nous savions fragile et que le simple geste d'allumer la lampe pouvait mettre en fuite.

Le téléphone sonnait. Gaston Miron répondait avec patience, sans quitter le fauteuil, près de la grande fenêtre du salon, où il était retourné s'asseoir après notre arrivée. En posant le combiné, il soupirait. «Et dire qu'avant, je pensais qu'il sonnait trop souvent. Avant, ce n'était rien du tout.» *Avant.*

Puis il se leva et disparut à la cuisine, d'où il revint avec une bouteille de bordeaux et un plateau de bouchées à grignoter. Sans remords, nous faisons l'école buissonnière depuis un bon moment déjà, car au lieu de compulsiver des listes de noms, nous parlions de littérature. Avec Gaston Miron, elle n'était jamais de papier. On y voyait très concrètement des échelles, des cordes, une silhouette de femme allant et venant à la fenêtre, et un pistolet. Julien Sorel saluait en claquant des talons, et Stendhal se profilait derrière lui. Les femmes se moquaient de sa laideur replète, mais l'amour, qui mieux que lui saurait en parler?

Alors, pesamment, Gaston Miron tendit le bras vers la droite et tira des rayons de la bibliothèque un *De l'amour* usé. Il l'ouvrit au hasard, nous le remit.

Le reste de la rencontre, je l'ai oublié. Le jury fut sans doute constitué ce soir-là, nous avons fini nos verres, et peut-être sommes-nous restés encore quelque temps avant de prendre congé et de nous retrouver dans la rue, un brin hagards, avec au cœur le pressentiment de l'irréversible. Je ne saurais le dire, car tout cela je l'ai oublié. Mais je pense souvent au geste parfait du Stendhal offert.

La voix de Gaston se faisait aussi entendre en silence.